

TCHICHA LA FAVA !

David Bensoussan

Du cinquième étage, je me préparai à emprunter l'escalier mécanique de mon université pour me rendre au rez-de-chaussée, puis de là à l'air libre. Je me laissai transporter en comptant sur le mécanisme, tout en écartant d'un revers de main l'éventualité de dévaler l'escalier de service. Je fis donc confiance à l'escalier mécanique qui décide pour moi dans quelle direction aller, tout comme c'est le cas dans notre société où le sens des responsabilités bascule lentement mais sûrement vers une prise en charge automatisée par la robotique. Après tout, c'est une machine testée à même les normes nationales et internationales, conçue construite et entretenue par toute une bureaucratie d'ingénieurs, de techniciens, d'avocats et de financiers qui ont rationalisé les investissements après de nombreuses analyses et conformément aux critères rigoureux d'optimisation en vue de sa mise en place pour l'usage de tous et de moi-même.

Je le trouvai un peu lent à mon goût et cela ne m'étonne guère moi qui éprouve si souvent de la difficulté à synchroniser ma vitesse de fonctionnement cérébrale avec mon débit verbal et encore moins avec mon être. Du reste, l'appareil se doit de transporter tout le monde et cela au détriment de certains. Je ruminai ces quelques pensées sur l'égalitarisme social par rapport aux normes de qualité d'exigence moindre de notre système éducatif et social lorsque je vis des gens affairés à la réparation de l'escalier. Je fis donc le tour pour me rendre de l'autre côté de l'escalier roulant afin de continuer ma descente.

Je maugréai alors des considérations concernant les coûts d'entretien et de réparation. Mais, après tout, si l'escalier était parfait et ne nécessitait guère de réparation, que feraient donc tous ces ingénieurs, techniciens, secrétaires et autres pour subsister ? Que feraient donc les moins des initiés à la technologie dans notre société devant une machine parfaite s'ils ne pouvaient mettre à profit l'homo faber qui est en eux ? Quels seraient alors les besoins de l'homo sapiens de la société automatisée à outrance qui nous attend au tournant de ce siècle ?

Faudrait-il éliminer les "Frère Jacques" et les "Au clair de la lune" dans les jardins d'enfants pour les remplacer par les propriétés de la convolution mathématique et par le théorème de l'échantillonnage ? Cela rendrait peut être service à ceux qui semblent se trouver en difficulté face à ces notions élémentaires alors que, munis de machines à calcul hautement complexes, ils se sentent au sommet de la connaissance sans être toujours conscients que des gribouillages magnifiquement mis en page ne sont après tout que des gribouillages, et que les rapports de simulation ne sont pas un substitut à la pensée. Celle-ci est d'ailleurs la seule denrée non encore commercialisée de notre vie moderne, sinon qu'elle est obnubilée par les gadgets de toutes sortes, dans la pyramide illusoire de science et le gouffre des coûts ascendants.

Je fis donc le tour pour me rendre de l'autre côté de l'escalier roulant afin de continuer ma descente. Le fait que ce n'était pas la première fois que je vivais cette aventure me fit penser à notre système technocratique qui a résolu tous les problèmes de notre société en alternant tour à tour octrois et coupures budgétaires, obsédé par le besoin de restructurations hybrides de paradigmes théoriques vacillant en yoyo entre des scénarios tantôt centralisateurs et tantôt décentralisateurs. En oubliant que derrière les beaux organigrammes, graphes et diagrammes multicolores, se trouvent une réalité humaine qui ne demande qu'à être inspirée, elle qui a été démunie de tout son édifice de croyances lors d'une révolution qui, si elle fut tranquille, n'en fut pas moins déboussolante, passée la douce euphorie des sensations premières.

Dans notre société usurpée de son identité, les idéologies ont perdu leur feu sacré et les exemples à suivre ne sont plus. Nos enseignants qui furent autrefois le symbole même du respect sont trop souvent devenus des salariés qui ont retourné le sablier tout en attendant la retraite. Nos méthodes d'éducation de base baignent dans l'exploration. La volonté d'encourager à se réaliser par l'assimilation du vieux thème qu'est le travail est subjuguée par le besoin de faire de l'éducation une expérience ludique en tout temps et en toute circonstance. Dans le splendide désert des vastes horizons blancs tous azimuts, nos jeunes en sont à chercher l'ookpik qui leur donnera un signe de vie et raviver les tisons cendrés de leurs cœurs endoloris car, livrés à eux-mêmes, ils doivent reconstituer leur modèle de société dans l'inertie ambiante. Et pour beaucoup, la myriade de tentations à la Pavlov alentour sont telles qu'ils ne se donnent même pas la peine de se secouer et de mordre à la vie à laquelle ils font face tièdement, sinon à reculons.

J'entendis au tournant les mots "augmentation des frais de scolarité" et confrontai mon esprit à une autre réalité, soit celle d'une société qui ne peut plus se permettre le luxe de maintenir son niveau de vie, voire même d'en relever le défi. Avons nous été trop loin dans le confort au point que l'on prenne pour acquis qu'il nous incombe d'être les bénéficiaires de la société organisée mais aussi d'en être ses contributeurs ?

Je me rassurai en pensant que nos ingénieurs ont les pieds bien trop ancrés sur terre pour se permettre de divaguer dans la protestation sociale démesurée à l'encontre des prophètes de l'apocalypse écologique, de ceux pour qui l'ascendance de l'esprit aux valeurs éternelles s'arrête à la couche d'ozone où ils planent, ou encore de ceux qui en oublient le bon sens de l'abc nécessaire et vital de la connaissance qui va permettre de s'y attaquer.

Parlons-en du nécessaire et du vital ! À quoi bon avoir étudié les déclinaisons latines et les grands classiques ? Le même temps aurait pu être utilisé pour apprendre deux ou trois langages de programmation. À quoi bon la culture si elle ne peut contribuer à mes besoins futurs en temps de crise économique difficile ? À quoi bon les langues étrangères et les langues mortes quand la planète s'uniformise par le langage objet des produits de consommation, et où la communication lorsqu'elle existe, est uniformisée, médiatisée, abrégée et truffée d'acrostiches ? Serait-ce que cette déshumanisation soit la cause principale des drames sociaux de notre temps ? Serait-ce que dans notre société où tout

est échantillonné, mesuré et comparé, la tension qui fait que l'on se doit de se prouver en regard de critères d'efficacité et de performance hiérarchisés constitue une source de stress permanent ? Alors que tous les besoins particuliers non conformes à ceux de la majorité sont compartimentés dans des tiroirs de performances oubliés ? Qu'en est-il alors du mystère de la vie ? Du bonheur ?

C'est en m'arrêtant à nouveau que je réalisai que, perdu dans mes pensées, l'escalier m'avait ramené en haut. Haut, bas, qu'importe ? Tout n'est-il pas relatif ?

Conscient de ma descente ascendante, je me mis à rêvasser de ce que pourrait être l'imaginaire, tout comme ma pensée subconsciente s'amuse souvent à vivre des heures magnifiques alors que je gribouille des notions mathématiques abstraites. Pourrais-je vivre mon rêve et ne laisser dans ce bâtiment qu'une réalité virtuelle subtilement manipulée alors que je me bronze sur le sable chaud de quelque pays du Sud ? Que ne donnerais-je pour téléporter l'image intériorisée de moi-même en échange de celle dont on a la perception ! Aurais-je eu besoin d'un escalier mécanique dans une université virtuelle quand demain la communication se fera au moyen d'antennes plantées dans le cerveau et permettant de converser à souhait avec les ondes cérébrales des autres, de vivre les sensations voulues et de déambuler dans la cage dorée et privée des dédales de décors des autoroutes de l'information ? Que nous attend-t-il ?

Je décidai de descendre par l'escalier de service et sentir un peu l'impact de mes pas au sol. Un confrère faisait de même et je me sentais comme si je partageais quelque chose avec un autre moi-même. J'avais l'impression d'emprunter la route de l'amitié loin des silences claustrophobiques des cages d'ascenseurs. Tout cérébral que j'étais, je n'étais rien de plus qu'un être social ! Le bruit de mes propres pas me fit penser qu'au fond, nous jouissons de la liberté de refuser ou d'accepter la libération ou le carcan de la technologie pour autant qu'on ait le courage de faire ses choix, fussent-ils limités. Non point une liberté absolue, car il y aura toujours des chaînes plus ou moins longues qui nous rattacheront à des valeurs qui nous sont chères, divine prérogative de prendre conscience de celles qui positives, qui négatives, et d'agir au mieux des perceptions de la réalité.

La réalité, c'est l'autre ; c'est l'alter ego qui se débat tout comme moi dans le même besoin de comprendre le monde, et de réussir sa vie dans son propre microcosme. La réalité, c'est également celui qui essaie de faire des modélisations macroscopiques des besoins de la société en confrontant en tout temps la vision de ses besoins propres à ceux des autres. Et si dans ce monde tout doit être numéroté, catalogué et fiché au risque de devenir nous-mêmes les robots que nous essayons de tant parfaire, c'est que nous en sommes tout simplement à tâtonner dans le noir. À nous de ne pas perdre de vue les autres dimensions affectives et spirituelles de l'humain !

A chacun de mes pas, mon pessimisme allait déclinant. Je sautai les cinq dernières marches, et dans mon envol me demandai comment créer une industrie de la conscience, de la culture et de la qualité de la vie avant que nous ne soyons tous enlisés dans la monotonie des grands espaces monocordes. Non pas la culture passive des émissions

télévisées monocordes mais de la culture agissante, celle qui se veut à la recherche de l'éternelle confrontation à l'énigme des choses, de soi, des autres et de la vie.

Je sautai les dernières marches avec le même sentiment de liberté qui accompagnait mes sauts éperdus du haut des dunes de mon enfance aux cris de "*Tchicha la fava*¹ !" J'atterris au sol et eus l'impression alors que l'entropie de tâtonnements de société n'était peut être qu'apparente, et que ceux-ci étaient pareils à des instruments de musique que l'on accorde avant le concert d'une symphonie inachevée. C'est alors que je sentis monter en moi un chant d'amour envers toute une kyrielle de bonnes volontés en quête de cohérence, myriade de neurones imbriquées dans un système nerveux au centre indécélable.

J'avançai au rez-de-chaussée ; un charmant sourire me fut adressé et j'en fus troublé. J'ouvris la porte qui menait vers l'extérieur puis respirai l'air vif pleinement. Un sentiment d'électron libre prêt à être ballotté sous l'effet des diverses tensions auxquelles il peut être soumis, fit place à celui d'un photon libre au rayonnement omnidirectionnel. Le soleil brillait sur les monticules de neige épars d'un hiver clément. J'avançai et me laissai baigner dans le regain de vitalité nourrissant de ses rayons.

Le soleil giclait de tous les côtés, les choses n'avaient plus d'ombre, le mystère était là, contre la peau. J'étais réconcilié avec le monde."

1. Les enfants dévalaient les dunes de sable aux cris *Tchicha la fava!* Après avoir pris leur élan, ils sautaient et se roulaient en cabrioles du haut des dunes dans un nuage de sable et recommençaient encore et encore. (David Bensousasan, *Le fils de Mogador*. Les Éditions Du Lys).